LE SIEGE DE LA ROCHELLE,

Poëme qui a concouru pour le Prix de l'Académie de La Rochelle en 1786, & retouché par l'Auteur.

Par Mr. Pierre-André ANGLÉS, Citoyen de Marſeille. D. L. P.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MESSIRE

JEAN-P. D'ISNARD,

MAIRE

De la Ville de Marſeille.

OUi, c'en eſt fait, je franchis la barrière
Où préſident les doctes Sœurs,
Où ſous ſon dais, environné d'Auteurs,
Apollon tient la verge meurtrière,
Dont à Midas il donna l'étrivière,
Et qu'il garda depuis pour nos rimeurs.
J'entre, & déjà ma main ſaiſit la lyre ;
Mais j'entends de tous les côtés
Les ris amers de la Satyre,
Le bel eſprit aux regards effrontés,
Le ſot pédant toujours prêt à médire,
Et la ſaillie enveloppant ſon ire
De l'équivoque des bons mots.
Ici, c'eſt la piquante abeille,
Qui diſtillant le poiſon des Journaux,
Vient en ſiflant me redire à l'oreille

Les préceptes de Deſpréaux.
Là, c'eſt la raiſon qui s'écrie
Que l'on ne vit en aucun tems
Plus de Poëtes ſoi-diſans,
Et jamais moins de poéſie.
Parmi tant d'eſſaims bourdonnants
Sous les lambris du temple du génie,
Faible, iſolé, Père de ma patrie,
Comment ſauver mes dix & huit printems,
Ou du froid ſermon des pédants,
Ou des trois langues de l'envie ?
Ah ! c'eſt à toi que je confie
Et ma jeuneſſe & mes premiers enfans.
Sur une mer en nauffrages féconde,
J'ai pouſſé ma nef loin du port ;
Sans pilote, elle erre ſur l'onde
Au gré de Borée & du ſort.
Ta prudence peut la conduire
Loin des écueils cachés deſſous les flots ;
Et tes vertus par leur empire,
Tiendront les vents liés dans leurs cachots.
Oui, daigne illuſtre & ſage Maire,
Accepter mes premiers écrits.
Je peins les maux du démon de la guerre,
Et les vertus du treizième Louis. *
Marſeille y verra ton image ;
Et ſi ton cœur ſourit à mon hommage,
De la critique, à l'œil hagard,
Je braverai le ſiflet & l'outrage ;
Et les deux noms de LOUIS & d'ISNARD
Des coups du tems ſauveront mon ouvrage.

---

* Surnommé le Juſte.



LE SIEGE DE LA ROCHELLE,

POËME.

Parcere subjectis & debellare superbos. Virg. E. L. VI.

ILlustres habitans de ces bords malheureux,
Que Calvin vit fumer du sang de ses neveux,
Pardonnez si ma main des erreurs de vos pères
Retrace à tous les yeux les tableaux sanguinaires :
Leur honte est votre gloire ; Et l'Empire des Lys
Ne se souviendra plus que des vertus des Fils.
 HENRI Le Grand n'est plus : du sein de la poussière,
Le fanatisme impur levant sa tête altière,
Contemple d'un front calme & d'un œil triomphant

Paris, la France en deuil & ſon Trône ſanglant.
Mais ce n'eſt pas aſſez que ſa main inhumaine
Ait du ſang de nos Rois rougi deux fois la ſeine; (a)
Il veut encor, changeant la face des deſtins,
Par un plus grand forfait étonner les humains.
Le cœur nourri de fiel, l'œil enflammé de rage,
Du bandeau du faux zèle il voile ſon viſage.
Il ſaiſit ſes poignards de ſang encor rougis,
Ses flambeaux que lui-même agitait dans Paris,
Lorſque du haut des airs, des ligueurs catholiques,
Au meurtre il conduiſait les troupes fanatiques.
Il traverſe la ſeine, & vole à Montauban.
Là, banni de la Cour, l'inflexible Rohan,
De ſon cœur à regret aigriſſant la bleſſure,
Au fond de ſon exil dévorait ſon injure.
Politique profond, Calviniſte outragé,
S'il eût cru le devoir, il ſe ſerait vengé.
Intrépide ſoldat, mais de ſoi toujours maître,
Héros, ſi toutefois un rebelle peut l'être.
Ses farouches amis, le calme ſur le front,
L'entouraient en ſilence & cachaient leur affront;
Mais c'eſt un feu ſecret qui couve ſous la cendre;
Au conſeil en tumulte ils venaient de ſe rendre.
Le Monſtre y vient; ſa voix pareille au bruit des flots,
Aux Proteſtans muets fait entendre ces mots :
» Juſques à quand, ſoldats du vertueux Soubiſe,
Vous que redoutait Rome, & que Rome mépriſe,
Verrez-vous ſans rougir ſur vos frêles remparts,
Triſtes jouets des vents flotter vos étendards?
Vos têtes ſe courber ſous le faix des Cilices ?

Vos autels ne fumer que par des ſacrifices ?
Lâches, quand Rome apprête & le glaive & les feux,
Vous fatiguez le Ciel par de ſtériles vœux.
Ce Dieu qui par ma voix vous parle, ames ſerviles,
Ce Dieu devant lequel tous ces êtres fragiles
Reſſemblent aux roſeaux agités par les vents,
Penſez-vous le ſervir par les cris ou l'encens ?
Quittez, quittez enfin cette ſombre indolence;
Voyez, dormant encor dans les bras de l'enfance,
Ce phantôme de Roi, l'imbécille Louis,
Sur la Chaire de Rome un vain Pontife aſſis,
Qui, tranquilles, ſur vous repouſſent la tempête.
De St. Barthelemy rappellez-vous la fête.....
Mais ce n'eſt pas aſſez que leurs barbares mains
Aient armé contre vous un peuple d'aſſaſſins
Dont la bouche mêlant l'impoſture à l'outrage,
A de nos jeunes chefs égaré le plus ſage. (*b*)
Aux yeux de l'avenir, de Dieu, de l'Univers,
Allez à leurs genoux leur demander des fers:
Vous frémiſſez..... Non, non, compagnons intrépides,
Marchons, à notre tour étonnons les perfides;
Qu'ils tombent à l'aſpect de nos drapeaux flottants,
Comme le cédre aride abattu par les vents;
Et qu'aux regards ſurpris du monde Monarchique,
Des débris des Français ſorte une République. »
Il ſe tait. A ces mots ſes horribles ſerpents,
Sur ſon front hériſſés pouſſent des ſifflements.
On l'entoure, on murmure, un ſeul cri part, *aux armes*
L'Europe en rétentit, Rome en fut en allarmes;

Sous l'aîgle de Calvin le Proteſtant courut;
Déjà Paris tremblait, quand Richelieu parut.
Ce fier Miniſtre aſſis trop près du Diadême,
Sous la pourpre ſemblait écraſer les Lys même.
Idole de la Cour, terrible à ſes rivaux,
Sublime en ſes deſſeins, grand même en ſes défauts,
Dangereux à ſes Rois, mais utile à la France, *(c)*
Entr'elle & l'Univers il tenait la balance.
Richelieu fatigué de tant de longs débats,
De ſang verſé ſans fruit, d'inutiles combats,
Voulut des factieux méditant la ruine,
Couper par un ſeul coup cet arbre à ſa racine.
De Calvin, la Rochelle antique boulevard,
Avait de la révolte arboré l'étendart;
Il voulut l'attaquer, & le parti rebelle,
S'il eût pu la dompter, périſſait avec elle.
Déjà mille guerriers ont ſuivi ce Héros.
Louis deſcend du Trône & court ſous ſes drapeaux; *(d)*
Ce Monarque quittant la puiſſance ſuprême,
Marche ſous ſon ſujet, devient ſoldat lui-même.
O pere des Bourbons qui regnas ſur les Lys,
Veille aux jours de ce Prince en faveur de ſes Fils.
Hélas! il va combattre, il va vaincre peut-être,
Protégez-le: tu ſais qui de ſon ſang doit naître.
Du haut de leurs remparts, déjà les Proteſtants,
Dans les plaines de l'air voient nos drapeaux flottants.
Ils penſent que le Ciel leur amène leur proie.
Le rivage eſt frappé de mille cris de joie.
On voit tous leurs Paſteurs, imbécilles Soldats,

Conduire leurs brébis du bercail aux combats.
L'écho répéte au loin leurs clameurs fanatiques,
Le temple retentit d'hymnes & de cantiques ;
Et le Peuple croit voir l'ange exterminateur
Du céleste séjour s'armer en sa faveur.
Cependant dans la ville, une jeune Hérétique
Commandait en héros au parti fanatique.
Cette Fille guerrière au midi de ses ans,
Fuyant d'un sexe obscur les vains amusemens,
Préféra sur les bords qu'arrose la Garonne,
Aux bijoux de Vénus, le carquois de Bellone.
Du poids d'un bouclier elle chargea sa main ;
Un triple acier pressa l'albâtre de son sein.
Ce front aimable & fier, ces regards pleins de charmes,
Sous un casque terrible inspiraient les allarmes ;
Et les amours vaincus & pleurant ses attraits,
Brisèrent de dépit leurs carquois & leurs traits.
Telle, le sein couvert d'une armure pesante,
Parut dans Calidon la superbe Athalante.
La Guerrière en ses mains prenant ses javelots :
» Généreux défenseurs, dit-elle aux Huguenots,
» L'Éternel qui préside au destin des batailles
» A conduit nos tyrans aux pieds de nos murailles ;
» Ils dévorent leur proie, ils comptent leurs butins :
» Qu'attendez-vous? songez que sous les murs Thébains
» Dieu fit de Gédéon venir le fils infâme,
» Pour le faire tomber sous les coups d'une femme. (*f*)
» Dieu reserve aujourd'hui ce prodige à mon bras.
» Venez, chers compagnons, venez, suivez mes pas.

Elle dit, & du geste appellant ses Cohortes,
De la Ville aussi-tôt se fait ouvrir les portes.
Un cri des deux côtés est élancé soudain.
L'intrépide guerrière, une hâche à la main,
Fond sur les Assiégeans : telle la foudre émue,
Part, divise les airs & sillonne la nue.
Déjà de toutes parts les rangs sont enfoncés,
Les bataillons rompus, les soldats renversés.
Par cent bouches d'airain s'échappant sur la terre,
La mort avec fracas vole & suit le tonnerre.
Chefs, Officiers, Soldats expirent réunis,
Les vivans sous les morts meurent ensevelis.
Le fils saisit, immole & méconnaît son père;
Le frère foule aux pieds la tête de son frère;
Et chacun croit avoir en ce commun danger,
Dieu, son Roi, sa Patrie & soi-même à venger.
Mais quel jeune Héros, dans le fort de l'orage,
Aussi prompt que l'éclair vole & s'ouvre un passage?
La douce majesté brille dans ses regards.
Je vois à ses côtés nos favoris de Mars,
Amis de la fortune, enfans de la victoire,
Disputer avec lui les palmes de la gloire.
Les Huguenots saisis & de honte & d'effroi,
Semblent à son aspect..... Français, c'est votre Roi
Louis: tel un coursier aux plaines de l'Élide,
Loin du char emporté suit le feu qui le guide.
Près de lui, Richelieu d'un front calme & serein,
S'éleve comme un cèdre & préside au destin;

Des ordres du Très-haut, tel l'auguſte interprête
Parle aux vents déchaînés, commande à la tempête.
Loin d'eux le fanatiſme agitant ſon flambeau,
Des plaines de l'Aunis fait un vaſte tombeau.
Ce monſtre qui de ſang veut aſſouvir ſa haine,
Tient, pour le voir couler, la victoire incertaine.
On n'entend plus le bruit de ces foudres d'airains,
Qu'un nouveau Prométhée a tranſmis aux humains.
Un ſilence effrayant, l'horreur, la nuit profonde,
Du voile de la mort ſemblent couvrir le monde;
Et les cris des bleſſés, les plaintes des mourans
Font réſonner les airs de lugubres accens.
Soudain ſe fait entendre une voix formidable;
Le ciel gronde, l'éclair laiſſe un jour effroyable.
Ainſi parmi les feux, la voix de l'Éternel
Du haut du Sinaï tonnait ſur Iſraël.
L'air s'embraſe & répond par des coups de tonnerre;
Le ſoldat éperdu tombe, embraſſe la terre.
Les Huguenots ſaiſis d'épouvante & d'horreur,
Dans le ſein de leurs murs vont cacher leur frayeur.
A l'aſpect de leur Dieu tout leur camp ſe renverſe.
Comme des tourbillons que l'aquilon diſperſe,
Tout fuit; & le rebelle, au glaive des vainqueurs,
Bientôt n'oppoſe plus que d'horribles clameurs.
Du geſte & de la voix, la moderne Hypolite,
Envain veut arrêter ce torrent dans ſa fuite;
Un torrent plus fougueux chaſſe & ſuit les fuyards,
Et le jeune Louis eſt aux pieds des remparts:

» Compagnons, apportez & les fers & la foudre,
» Montez, que ſous nos coups ces murs tombent en poudre.
» Venez, volez : il dit, & monte le premier.
O protecteur des Lys, père de ce guerrier,
Bourbon, ſoutiens ma voix, rappelle à ma mémoire,
De ce Siége fatal la déplorable hiſtoire;
Étale aux yeux des Rois les ravages cruels
Du monſtre que l'enfer vomit ſur nos autels.
Sur ces murs teints de ſang, théâtre du carnage,
Peins la terreur, les cris, le tumulte, la rage;
Le ſalpêtre enflammé volant de toutes parts;
La pâle mort plânant ſur ces vaſtes remparts;
Les filles, les enfans, les vieillards & les mères
Courant, armés de feux, comme autant de Mégères;
Du faîte de leurs tours, les bataillons preſſés,
Tombant ſous les crénaux qu'ils tenaient embraſſés.
Peins Richelieu briſant l'effort de la tempête;
Peins la foudre à la main... Mais non, Bourbon, arrête:
Cachons, cachons plutôt aux yeux de l'avenir
Des fureurs de ce tems l'horrible ſouvenir.
Grand Dieu! que des exploits dont frémit la nature,
Ne puiſſent parvenir à la race future.
Les Français cependant, après neuf mois d'aſſauts,
Sentaient ſe ralentir leur force & leurs travaux.
Ils regrettaient déjà leurs enfans, leur patrie.
Abattus, conſternés, ſans courage, ſans vie,
Le glaive n'était plus qu'un fardeau pour leurs bras,
Et la honte de fuir les traînait aux combats.

L'habile Richelieu redoutant pour la France,
Des Factieux vainqueurs l'audace & l'insolence,
Et d'un Siége forcé l'ordinaire lenteur,
Voulut par la famine éprouver leur fureur.
Il investit la Ville, il en défend l'entrée
Aux moissons dont Cérès enrichit la contrée;
Et veut en reculant la barrière des mers,
Fermer l'accès du port aux secours étrangers.
Tel jadis Alexandre asservissant Neptune,
Dompta par une digue & Tyr & la fortune.

Déjà vainqueurs du tems, vainqueurs des aquilons,
Les chênes abattus roulent du haut des monts;
Sous les coups de la faulx le vieux sapin résonne;
Le doux myrthe succombe aux efforts de Bellone;
La driade en gémit, & l'orme fracassé
Tombe avec l'arbrisseau qui le tient embrassé.
Mille bras à l'envi s'empressent à l'ouvrage.
Les chars sous leur fardeau sillonnent le rivage.
Sous d'horribles monceaux le flot pressé mugit.
Des coups des travailleurs la cité retentit.
L'Océan enchaîné dans ses grottes profondes,
Aux pieds de ses remparts ne brise plus ses ondes.
Un nouveau continent s'élève au sein des mers.
Et le rebelle craint l'indigence & les fers.

Bientôt la pâle faim aux yeux cavés & sombres,
S'avance, en murmurant, de l'empire des ombres.
Ce boulevard altier, cette immense cité,

Bientôt n'eſt qu'un déſert par la mort habité.
Par-tout les hurlemens, le ſilence, la rage,
Préſentent de la mort l'épouvantable image.
On ne trouve par-tout que pâles habitans,
Que corps inanimés & que ſpectres errans.
Tels Caron conduiſait dans ſa barque fatale
Les mânes attroupés ſur la rive infernale.
Traînés ſur leur cercueil, ici des furieux,
Tels des loups affamés, ſe déchirent entr'eux.
Dans les bras de l'époux, l'épouſe jeune encore
Tombe : comme une fleur que vit naître l'aurore,
Qu'aux baiſers du zéphir arrache un laboureur,
Ouvre un tiſſu léger, baiſſe ſa tête & meurt.
Les vieillards décharnés, les mères languiſſantes
Preſſent contre leur ſein leurs filles expirantes.
Là, ſont des innocens au fond de leur berceau,
Malheureux que la faim va livrer au tombeau,
Qui tendant à leur mère une main affaiblie,
Par des cris déchirants lui demandent la vie.
Là, ce père égaré, d'un bras encor fumant,
Préſente ſon ſang-même à ſon fils expirant.
  Le Fanatiſme alors, monſtre en crimes fertile,
De l'ombre des autels ſe gliſſe dans la ville.
Du peuple tour-à-tour Tyran & protecteur,
Il flatte ſa conſtance, il déchire ſon cœur;
Il lui montre en ſes mains les palmes du martyre;
Et cet infortuné qu'un zèle aveugle inſpire,
Les yeux environnés des ombres de la mort,

Tendant les mains au ciel, & béniſſant le ſort,
Croit voir des immortels les céleſtes cohortes
De la ſainte Sion ouvrir pour lui les portes ;
Tandis que par la faim ſes membres conſumés,
Vont ſervir de pâture aux corbeaux affamés.
  Mais que vois-je, ô Bourbon, quelle épaiſſe nuée
S'élève & couvre au loin la campagne azurée ?
Quel terrible appareil ! qui ſont ces cent vaiſſeaux,
Sous leſquels l'Océan ſemble applânir ſes eaux ?
Un autre Agamemnon, des rives de l'Aulide,
Vient-il la flamme en main, venger un autre Atride ? *(g)*
O Calvin, reconnais ton protecteur fatal,
Eſpagne ton vainqueur, toi France ton rival,
L'Anglais, ce peuple altier, cet appui du rebelle,
Qui pour nous accabler embraſſe ſa querelle,
Arbitre de ſes Rois, audacieux ſujet,
Ennemi du puiſſant qu'il eſtime en ſecret,
Politique allié du faible qu'il mépriſe,
Des dépouilles des Lys croit orner la Tamiſe :
Mais je vois ſes vaiſſeaux battus & diſperſés, *(h)*
Par les flots engloutis, par la flamme embraſés ;
Le ciel à nos efforts uniſſant la tempête,
Et les vents déchaînés achever leur défaite.
  Albion vit ſa honte, & Londres ſur ſes bords
Recueillit en tremblant les débris & les morts.
Les mânes de Calvin dans leur tombeau frémirent ;
Du ſéjour ténébreux tous les monſtres pâlirent ;
Le Fanatiſme impur pouſſe un cri dans les airs,

Part, traverse Madrid & fuit dans les enfers.
Le malheur éclaira ses aveugles cohortes,
Et la Cité rebelle ouvrit enfin ses portes.

Souverain que le ciel forma pour gouverner,
Viens, contemple Louis, apprends à pardonner.
Il dompta le superbe, il redevient son pere,
Viens, qu'il serve d'exemple au reste de la terre.

Parcere subjectis & debellare superbos.

NOTES DE L'AUTEUR.

(*a*) Henri III & Henri IV furent aſſaſſinés par deux fanatiques, Jacques Clement, Dominicain, & Ravaillac, d'abord Moine, enſuite Maître d'École.

(*b*) Henri IV ne monta ſur le Trône de France qu'après avoir abjuré le Calviniſme.

(*c*) Voici ce qu'un ſavant Littérateur m'a écrit ſur ce Vers:
» Ce Vers paraît être la critique, & la critique juſte de
» celui de M. de Voltaire, qui dit, en peignant Richelieu
» & Mazarin,

Utiles à leurs Rois, cruels à la Patrie.

» En effet des Miniſtres ambitieux & habiles ſont bien plu-
» tôt dangereux aux Souverains qu'à la Patrie. Qu'impor-
» tait à l'intérêt, à la grandeur de la France, (je ne dis
» pas à ſon amour) qu'elle obéît à un Louis ou à un Riche-
» lieu ? Elle n'en eût pas moins été floriſſante ; au lieu que
» le Sang des Bourbons avoit tout à redouter d'un Miniſtre
» trop puiſſant.

(*d*) Louis XIII avait à peine atteint ſa 25e. année, lorſqu'il marcha contre la Rochelle. Ce fameux Siége, monument de la Paix entre les Catholiques & les Huguenots, eut lieu en 1627.

(*e*) On ſait combien la Mère & la Sœur du fameux Duc de Rohan, Chef du Parti Huguenot, contribuèrent par leur valeur à la vigoureuſe défenſe de la Rochelle ; mais j'ai choiſi celle des deux Héroïnes qui doit le plus intéreſſer.

(*f*) Abimelech, fils de Gédéon, après avoir maſſacré ſoixante & dix de ſes Freres, envahi leur héritage, uſurpé la domination ſur les Sichimites, tyranniſé ſes nouveaux Sujets, fut mettre le Siége devant Thèbes, où il périt de l'éclat d'une Pierre lancée par une Femme.

(*g*) Cet autre Atride eſt le Duc de Bukingham, favori de Jacques Ier., Roi d'Angleterre. La différence qu'il y a entre Ménélas & le Courtiſan Anglais, c'eſt que l'un porta la guerre en Phrygie pour ſe venger du raviſſeur de ſon Épouſe ; & l'autre en France & en Eſpagne, pour n'avoir pu ſé-

duire Anne d'Autriche & la Ducheſſe d'Olivarés. Bukingham avait été d'abord battu à l'Iſle de Rhé par le Duc de Thoiras. Déjà il ſe préparait à venir reparer ſa honte à la tête de cent Vaiſſeaux, lorſqu'il fut aſſaſſiné par un furieux. Sa mort n'empêcha pas la Flotte Anglaiſe de venir attaquer la Digue que Richelieu avait fait conſtruire devant la Rochelle; mais cette ſeconde entrepriſe n'eut pas plus de ſuccès que la première.

Permis de faire imprimer & diſtribuer. A Marſeille le 29 Septembre 1786.

BLANCHARD, E.

A MARSEILLE, de l'Imprimerie de FAVET.

Anglès

9